

Jacques Couture



Le ferronnier de l'espérance

*Les enfants de Vulcain et
de la formation professionnelle des adultes*

Témoignage



Remerciements à mes complices
Catherine, Joël, Jean-Marie.

Présentation

« Alors que la formation professionnelle devient un enjeu politique au point de faire l'objet d'une proposition de référendum national »

Cet ouvrage est avant tout un témoignage ; l'auteur livre ici toute la saveur d'une expérience de vie professionnelle consacrée à la formation au sein d'une des plus prestigieuses institutions en la matière, l'Association nationale pour la formation professionnelle des adultes, l'AFPA.

Ce sont, la passion du métier, ses joies mais aussi ses exigences qui transpirent au fil des pages. Le lecteur pourra ainsi partager cette veine si particulière du « sachant transmetteur » qui nourrit l'enseignement et l'enrichit.

Nous sommes au cœur de l'apprentissage de la Ferronnerie, de l'art et de l'amour « de la belle ouvrage ». Le propos : la noblesse de la formation pour ces adultes, pour la société.

En cette période de tension aigüe sur le front de l'emploi – l'expression est faible – ce message

humaniste nous conduit à (re)visiter le parcours de ces accidentés de la vie qui retrouvent, à l'issue d'une période de formation professionnelle bien conduite, espoir et dignité.

Quelques parcours de vie nous touchent pour leur humanité ; ils viennent donner corps et âme à l'ouvrage par un entrecroisement de destinées.

Entre les lignes et en finale, c'est à un vibrant plaidoyer que se livre l'auteur pour l'institution qu'il aura servie une vie durant. Cette institution, « fille de la République » mériterait en effet une considération en ces jours difficiles, eu égard à ses états de service et sa réelle capacité de combat contre le chômage.

Joël DEFLAUX.

Docteur en économie,

Ex directeur de l'Observatoire économique du Var

Ex Chargé de mission auprès de la préfecture du Var

Ex Chargé de mission auprès de la Chambre

Régionale de Commerce de Marseille.

Introduction

Chaque individu est animé du désir sacré de vivre en travaillant, d'améliorer ses conditions d'existence souvent éprouvées, par la maladie, par les guerres, par des situations familiales désastreuses et par, aujourd'hui plus encore qu'hier, le chômage.

La formation professionnelle a toujours été l'objet de préoccupations des artisans, des professionnels de tous ordres, et bien sûr des gouvernements.

Au moyen âge, les corporations réservaient une place importante au développement nécessaire des connaissances pratiques et techniques de leurs membres. C'est ainsi que le compagnonnage a su préserver, jusqu'à nos jours, cet enseignement, lié à la culture pratique autour du métier. Il était sanctionné par des examens en fin de parcours qui permettaient, outre la reconnaissance des pairs, de gravir les échelons de la vie professionnelle et sociale.

Si l'abolition des corporations, maîtrises et jurandes en 1791, donne un certain nombre de libertés au citoyen pour entreprendre, pour exercer le métier de son choix, elle fait disparaître pour un temps la

sanction finale de la formation accordée par le maître qui garantissait ainsi la qualité de cette formation.

CONDORCET, président du Comité de l'Instruction Publique en 1792, observe que l'instruction ne doit pas « abandonner les individus au sortir de l'école, qu'elle doit embrasser tous les âges, qu'il n'y en a aucun où il ne fût possible et utile d'apprendre... »

Ce fut certainement un grand pas pour l'égalité des droits.

*
* *

En 1945, après la guerre, comme après tous les conflits auxquels elle a participé, la France, pays affaibli, se rendait bien compte qu'elle ne pourrait pas nourrir convenablement ses enfants notamment ceux qui avaient combattu pour sa liberté, ceux qui après l'avoir servie rentraient au pays, dépourvus de tout, sauf de ce bien précieux qu'est la vie.

Donner du travail à tout le monde ne pouvait s'inscrire que dans la reconstruction de ce pays éprouvé. Des pans entiers de l'industrie réduits à néant devaient être remis debout. Pour cela, il fallut mobiliser les bras des hommes valides pour engager une reconstruction rationnelle, efficace et rapide. Mais la main d'œuvre avait perdu bien de ses forces, elle était devenue rare car le front avait ravi bien de ses membres. Reconstruire le pays, se retrouser les manches était devenu une nécessité autant qu'un programme politique de grande envergure. Il s'agissait de reclasser les soldats de retour. Ils furent

pris en charge par un Office National des Combattants et victimes de Guerre, et ont été souvent orientés vers des professions artisanales.

De la main d'œuvre étrangère fut sollicitée. Aujourd'hui cette question fait débat, à l'époque on était moins regardants. Les polonais, les italiens notamment s'en souviennent.

Un grand programme de formation de ces forces indispensables fut entrepris. Des associations chargées d'apprendre un métier à des adultes virent le jour. Les formateurs venaient de la profession, celle qu'ils avaient exercée avant le conflit. Les experts en enseignement de l'époque, avaient constaté qu'une formation pédagogique, précédée par des tests psychotechniques, fournissait le bagage suffisant pour transmettre le savoir dès lors que l'on possédait le métier.

On avait besoin de plombiers, on formait des plombiers, on avait besoin de maçons, on formait des maçons. Aujourd'hui, dans ces mêmes institutions, on forme aussi des physiciens chimistes nucléaires, des informaticiens ou des techniciens de bureaux d'études sur le même mode.

Le 11 janvier 1949 est une date « clé ». La formation professionnelle des adultes est organisée autour d'un organisme national unique : l'ANIFRMO (l'Association Nationale Interprofessionnelle pour la Formation Rationnelle de la Main d'Œuvre).

« Interprofessionnelle » parce qu'enfin, non seulement ouvriers, patrons, ministères peuvent s'accorder sur la manière et les moyens, mais aussi parce que la vocation de l'association est d'étendre la

formation à tous les secteurs où la demande se fait sentir. Pour l'heure en 1949, c'est surtout le Bâtiment.

« Rationnelle » parce que le modèle de formation préconisé est issu des travaux de Alfred CARRARD, (ingénieur Suisse) inspiré de DESCARTES et de son Discours de la Méthode. « N'enseigner qu'une chose à la fois, en allant du concret vers l'abstrait » l'INFP (Institut National de la Formation Professionnelle) était « l'Ecole normale » du ministère dans laquelle étaient formés tous cadres et les candidats formateurs dès lors qu'ils avaient été reconnus aptes. Ils étaient chargés de contribuer à la délivrance de reconnaissances officielles et homologuées par le Ministère du Travail. Ces titres correspondent en termes de niveaux à ceux que délivre l'éducation Nationale et sont reconnus comme tels par les professions et les conventions collectives qui les supportent.

Aujourd'hui encore, cette reconnaissance est délivrée aux stagiaires qui participent aux formations, suite à des tests psychotechniques et à un examen sanctionné par des professionnels.

Bien d'hommes et de femmes, même en vue, ont depuis bénéficié de ce type de formation, ils se comptent par millions. Tout le monde a, dans sa famille, quelqu'un qui de près ou de loin a bénéficié de ce dispositif que bien des pays nous envient encore.

Pour ma part, passées les années d'exercice de la fonction de formateur, j'ai été amené à travailler dans le domaine de la prospective économique pour le compte de l'état et des collectivités. Ceci m'a conduit à rechercher en permanence et tous azimuts, l'adéquation entre l'emploi et la demande du marché,

pour déboucher sur la création de dispositifs chargés de répondre efficacement à cette demande. On m'avait surnommé « Monsieur éleveur de bigorneaux » car je prétendais qu'il était nécessaire d'adapter les moyens de production, c'est-à-dire de personnes formées, à la demande des entreprises sur les métiers dits en « tension » ; autrement dit ceux qui étaient déficitaires en main d'œuvre. C'est ainsi que je n'avais de cesse de prôner la création de dispositifs adaptés et rentables de ce point de vue. L'exemple que je citais était celui des éleveurs en question. Car si le marché de l'emploi était demandeur de spécialistes en élevage de bigorneaux, c'étaient bien des formations « d'éleveurs de bigorneaux » qu'il fallait créer, et sans être péjoratif, non pas des secrétaires qui avaient pour l'heure des difficultés à trouver des emplois. La réactivité de l'institution dans ce domaine devait être l'un des critères d'efficience qu'il fallait apprécier. Ce furent souvent des palabres interminables qui avaient du mal à aboutir, les entreprises ayant des difficultés à faire état de leurs besoins.

Parallèlement, à partir d'initiatives locales certains organismes s'arrogeaient le droit de monter des actions spécifiques plus adaptées, plus efficaces, plus souples voire même moins exigeantes, mais quelque peu « clandestines ». Ceci explique parfois les incongruités face auxquelles se trouve parfois confronté un appareil certes magnifique mais empêtré dans d'inextricables contraintes de ses organisations car alourdi par la présence d'acteurs décisifs dont la réactivité n'est pas toujours éprouvée.

Les personnages qui font ce récit on fait partie de ceux qui, à la recherche d'une solution sociale, ont

emprunté la voie de cette formation d'un type particulier que d'aucuns désignent sous le vocable « d'accéléérée »

Le champ qu'occupe ce domaine est vaste puisque à l'époque, on dénombrait trois cents spécialités différentes enseignées dans cent cinquante établissements répartis sur le territoire français dans les trois niveaux homologués : V (niveau CAP), IV (niveau technicien), III (niveau technicien supérieur), voire II (assistant ingénieur). Ce concept a été vendu à l'Europe, aux pays du Maghreb avec lesquels nous avons des accords de main d'œuvre ; autrement dit avec des régions d'Afrique du Nord qui approvisionnent notre pays avec des personnels formés in situ, ou dans les centres de France en fonction de leur lieu de résidence ou issus de l'immigration. La France aura installé un très grand nombre d'établissements dans ces pays afin que les états puissent former leur main d'œuvre, migrante ou non. Aujourd'hui cette structure nationale se distingue au niveau mondial par ses capacités d'ingénierie de formation, d'études de programmes adaptés aux évolutions industrielles et sociales. Cet appareil contribue donc aujourd'hui encore à pallier les carences du secteur de l'enseignement technologique national en même temps qu'il participe à la résolution de problématiques liées à la perte d'emploi et à la reconversion des travailleurs, en organisant des réponses aux besoins du marché.

Il entretient et exacerbe, à travers son existence les espérances les plus vives auprès de ceux qui en bénéficient. Les enseignants, tous issus de l'entreprise, qui exercent leur apostolat se sentent très investis à ce titre.

L'une de ces formations, dispensée parmi d'autres pour le compte de la profession, associée à l'industrie du bâtiment ou de la métallurgie mais ayant comme corollaire l'art appliqué sous toutes ces formes, constitue le support de ce récit.

*
* *

Il s'agit de la Ferronnerie, appréciée dans sa modernité, dans son histoire et ses traditions lesquelles ont pour effet de générer des interprétations diverses, des échanges contradictoires, à travers des rencontres fortuites nimbées de sentiments humanistes. Le regard porté en l'occurrence sur ce métier et la façon dont il est enseigné, nous permet au passage d'apprécier les problématiques de la réinsertion sociale, vécue souvent comme un véritable drame humain.

Je n'ai eu de cesse que de m'interroger devant autant de chagrin, de honte et d'humiliation subis par des hommes et des femmes, prolétaires qui, ayant consacré leur vie à se construire, à se façonner une existence digne, ont perdu d'un seul coup leur emploi, et à travers lui leur seule valeur modèle : le travail. Pour des raisons incomprises par eux, considérées injustes, ils se sont enfoncés dans le désespoir, entraînant avec eux ceux pour lesquels ils vivaient, les leurs, leur famille, leurs proches. Comment rester insensible aux événements tragiques qui accompagnent parfois cette désespérance précipités par la spirale de l'échec ?

C'est Coluche qui disait « Aujourd'hui on n'a plus le droit d'avoir faim ou d'avoir froid ». Les

circonstances vécues m'ont appris que beaucoup ont encore à souffrir de ces manques élémentaires générés par la misère, celle discrète que nous côtoyons tous les jours, sans l'apercevoir, sans vouloir aussi la regarder car cela a quelque chose de gênant, d'impudique, voire de malsain ou d'indécent et nauséabond qui vous rappelle à l'ordre et puis « des fois que ça s'attrapera ». Qui ne s'est jamais trouvé face à des personnes drapées dans leur dignité, ne voulant pas montrer combien elles étaient meurtries dans leur corps après avoir subi le pire de la déchéance sociale ? Ayons en mémoire que 13, 5 % des Français vivent avec moins de 900 Euros par mois, donc sous le seuil de pauvreté.

J'ai voulu mettre l'accent dans ce livre sur les efforts que, quoiqu'on en dise, fait la société pour essayer de contenir cette souffrance, au mieux de l'éradiquer. A l'heure où tout un chacun, pour des raisons diverses, peut être amené à changer de métier plusieurs fois dans sa vie, il se trouve que des institutions d'état ou non étatiques, et les hommes et les femmes qui les composent ont su s'investir pour pallier les inconvénients de ces remises en cause répétées. Grâce à elles, bien de ces victimes de notre civilisation auront la chance de se projeter rapidement dans des existences nouvelles dans lesquelles elles rebondiront fortes de leurs qualités insoupçonnées, souvent révélées par des accompagnements sociaux bien faits et des évaluations de potentialités (tests psychotechniques entre autre).

A ce propos, et ceci découlant d'une prise en considération mal faite de l'état de demandeur d'emploi appelé « chômeur » par la sphère publique, je considère que le règlement tardif de ces situations

précaires n'a pour effet que d'amplifier le manque de combativité de la victime, face à la résolution de situations critiques, destructrices d'espérance. Les services de l'emploi doivent avoir pour mission, urgentissime, de la délivrer de cette oisiveté subie et entretenue qui peut être rendue complaisante parfois, sous peine de fabriquer des individus inaptes aux contraintes économiques, et décalés par rapport aux exigences de la société et de ses évolutions.

Façonné par le tropisme de la misère sociale, j'ai trop souvent eu l'occasion de rencontrer des hommes et des femmes défaits par la vie, engagés sur de telles pentes fatales, ayant toutes les peines du monde à se relever, tellement le mal de l'inaction les avait affaiblis. « Un muscle qui ne travaille pas est un muscle qui s'affaiblit et qui finit par mourir ». Il en est de même pour l'intellect et pour toutes les fonctions vitales de l'être. De nos jours une mobilisation massive s'impose pour éviter qu'un nombre croissant de nos concitoyens ne finissent par s'engluer dans les perversités d'un confort apparent et la désespérance latente.

Cependant que l'appareil social se répare ou se réinvente, on peut constater que d'aucuns ont su prendre leur destin en main, et avec l'appui des services compétents ont donné le sens requis à leur dessein, à leur projet.

J'ai du mal à situer cette catégorie de gens sur la pyramide de Maslow. En effet, si les besoins physiologiques pourraient faire penser a priori au besoin vital élémentaire on peut se hasarder à en déduire qu'ils sont satisfaits. Hé bien non ! Car beaucoup de ces « handicapés » sociaux n'ont depuis longtemps plus passé la porte du médecin ou du

dentiste, d'où les carences constatées. S'agissant du besoin de sécurité, il est indéniable que même s'ils n'en font pas état, pour certains, leur précarité les affaiblissant, ils recherchent des points d'appui avec lesquels ils vont se rassurer face à un environnement devenu hostile. Démunis, ils n'appartiennent plus à rien, ils ont donc une préoccupation associée au besoin d'exister, de trouver un élément porteur qui les réhabilite dans leur identité et en cela recouvrer l'estime de l'autre. Quant au besoin de s'accomplir, il convient de souligner ce désir majeur qui relève de la sublimation de l'existence associé à la création.

Voici brièvement énumérés les critères qui définissent souvent le stagiaire de la formation professionnelle demandeur d'emploi en quête de réinsertion. Il conviendra donc de souligner les diverses composantes du caractère de ces hommes et de ces femmes pour lesquels la vie n'a pas forcément toujours été tendre.

C'est sur la prise en compte de ces particularismes que se constitue ou se constitua, l'action de l'AFPA.

Pour être sommairement complet, le dernier des critères serait l'acquisition d'un métier pouvant contribuer par ces conséquences positives à la reconstruction de l'être. Voici donc, ainsi défini d'une manière induite, le rôle du formateur AFPA.

Certains de ces « bénéficiaires » s'épanouiront dans les arts, d'autres dans le commerce ou l'administration, la gestion ou le sport. D'autres auront besoin de l'appui de leur entourage pour entreprendre et se relancer sur des voies inexplorées car inimaginables.

J'atteste que pour certains, des évènements douloureux ont déclenché de telles expressions de volonté, que de brillantes réussites ont ponctué des investissements humains de grande qualité. Ceux qui nous intéressent pour l'heure sont ceux qui se sont tournés vers l'artisanat (dont le radical est art) et les emplois qu'il génère. Ne dit-on pas aujourd'hui que « L'artisanat est la plus grande entreprise de France » ?

« L'art vit de contraintes et meurt de Liberté »

Aristote nous dit que « l'art est la joie de vivre des hommes libres ! »

Pour ma part c'est de cette alchimie du beau et du sublime, de ce principe créatif que provient l'essence même de la pratique de l'artiste en l'occurrence, le ferronnier face à son œuvre et à sa création. Car toute forme d'art relève bien du Génie créatif, il doit se donner tous les moyens d'expression et ne pas se fixer de limite, car l'inspiration et l'imagination humaine n'ont pas de limite.

Pour vivre sa passion, le maître ferronnier disposera du corpus du métier, de la richesse de son être, de la connaissance, de sa liberté d'expression, et de son énergie.

Autant de facteurs essentiels qu'il s'appropriera auprès de ceux, qui, épris de transmission, se seront fixé pour tâche de faire passer « à » et « dans » l'autre, leurs propres émotions, leur propre savoir dans un délice vital.

La Ferronnerie : Et si nous faisons connaissance avec ce métier ?

Ses origines : Elle serait la fille de Vulcain et de Vénus pour les uns, d'Héphaïstos et d'Aphrodite pour les autres. Quel art peut-il se targuer d'une telle parenté ?

La ferronnerie remonte à très loin dans l'antiquité. Dans les ruines de Ninive, on a retrouvé des outils, des masses, des pics en fer forgé. Au cinquième siècle de notre ère, les grecs ont armé les entablements de leurs temples avec des agrafes et des tenons. Lorsque la Gaule était sous domination romaine, les armées victorieuses furent très surprises de découvrir les travaux de fer de nos ancêtres. Doués d'un tempérament artistique, les romains en rapportèrent dans leur pays et développèrent à Rome le goût du fer forgé.

La ferronnerie désigne sous ce terme la partie des arts décoratifs concernant le travail du fer et d'autres métaux. Partons de cette acception qui apparaît à la fin du XVII^{ème} siècle, car auparavant cette activité

était appelée Serrurerie, qui elle prenait son origine dans les temps les plus reculés.

Cet art nous viendrait d'orient donc. Si nous ne trouvons pas de restes d'œuvres importantes antérieures au XI^{ème} siècle, c'est que l'oxydation en est la cause. Au moyen-âge l'énergie nécessaire était empruntée aux moulins pour actionner « un martinet » qui permettait de corroyer le fer. Le reste du travail était fait à la forge en utilisant les propriétés du métal telles que sa malléabilité, soudabilité obtenues par son échauffement. Mais tous les matériaux et les techniques évoluant tout au long des siècles, aujourd'hui, nous nous trouvons face à des pratiques très différentes dans lesquelles la pénibilité notamment, a été prise en compte et bien atténuée.

Mais qu'appelle-t-on « Fer forgé ? »

Le fer, aujourd'hui l'acier, compte tenu de sa composition chimique – fer plus carbone – est le matériau que le ferronnier va travailler. Il lui est livré du laminoir ; en barres ou en verges de différentes grosseurs, rondes, carrées ou plates. Comme il se caractérise par sa grande robustesse, le fer forgé se prête particulièrement à des travaux de soutien, d'ancrage, d'ornementation ou pour assurer une protection de l'habitat de l'homme. On peut réaliser de tels éléments avec le matériau brut, tel qu'on le reçoit, sans se donner la peine de l'ouvrer. Ces éléments apparaissent ternes et sans vie. Mais les formes expressives que le ferronnier d'art leur donne par le façonnage à chaud du matériau les rendent beaucoup plus vivants. De plus, chaque forme que nous façonnons est soumise à des lois que nous devons respecter. L'univers des formes et des volumes dispose, comme le monde des vivants, d'un